

les champs de bataille, comme plus tard la philosophie : à lui donc cette part de l'œuvre, la plus haute, la plus noble ! à lui les jours épiques de la Sorbonne ; je n'en réclame que la vie anecdotique et littéraire.

Parlons donc à-la-fois Sorbonne et littérature.

Vers l'année 1450, l'imprimerie apparaît en Europe comme un magnifique contre-poids à la barbarie qui, trois ans plus tard, allait se montrer à l'Orient et s'établir dans Constantinople. Cette découverte de Guttemberg donna l'essor aux nations nouvelles ; la prise de Constantinople ferme le moyen âge ; l'imprimerie ouvre l'ère moderne. La civilisation a trouvé sa langue, et Mayence lui a forgé son épée. La prise de Mayence, arrivée le 17 octobre 1462, dispersa parmi les peuples l'art et les artistes. Venu à Paris en 1466, Fust y apporta la première *Bible* imprimée qu'on eût encore vue en France ; la *Bible* à 48 lignes, la première qui porte une date, 1462. La bibliothèque de la Sorbonne attira ce trésor à elle, et en lui commença cette merveilleuse collection de *Bibles*, qui s'éleva jusqu'à huit cents. Le Vatican n'en posséda jamais un aussi grand nombre. Chose étrange ! Fust, traqué dans Paris par six mille libraires, relieurs, parcheminiers, copistes, enlumineurs, dont l'art allait périr sans retour, accusé de magie par

l'université, emprisonné par le parlement, n'échappa au feu, lui et ses livres, qu'en se livrant avec eux à la protection de Louis XI. Louis XI, par une expiation involontaire de son despotisme, créa les postes et vint en aide à l'imprimerie : permis à lui maintenant de s'enfermer dans Plessis-les-Tours, et de construire pour ses victimes des cages de fer dans la Bastille !

Cependant les typographes, persécutés à Paris, allèrent porter à d'autres peuples les merveilles de leur industrie. Mais, en 1470, deux docteurs, Guillaume Fichet et Jean de Lapière, appelèrent à eux Gering, Martin Crantz, et Friburger, trois ouvriers de Mayence ; et, au sein même de la Sorbonne, on vit s'élever la première imprimerie établie en France : ce sont deux beaux noms dans l'histoire de l'esprit humain que Jean de Lapière et Guillaume Fichet.

Fille adoptive de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie fut une fille ingrate. De sa naissance à la réforme les idées allèrent vite, et Martin Luther naquit que Jean de Lapière n'était pas mort.

Luther en effet commençait à remuer les âmes ; la Sorbonne fondée d'abord au profit de la science sous l'inspiration de la foi, par la loi même de son institution, avait rarement eu un corps de doctrines bien arrêté. L'apparition de

la réforme le lui donna. Tel est le cours naturel de la civilisation. L'esprit d'une institution se formule rarement au temps de sa splendeur : c'est assez pour lui de régner paisiblement. Le premier jour de la lutte est aussi le premier de la décadence. C'est à l'heure du combat, c'est en face de l'esprit nouveau qui grandit et menace, que les institutions vieilles se résument en une merveilleuse unité, qu'elles se suscitent à elles-mêmes quelques intelligences d'élite habiles à recueillir en faisceaux les doctrines éparses du passé. C'est ainsi que la Sorbonne, à la venue de Luther, rallia autour d'un centre commun ses croyances de toutes les époques, sans se douter qu'avant un siècle elle allait elle-même dépasser la réforme en théories démagogiques. Condamné par une bulle de Léon X, Luther en appela de Rome à la Sorbonne; éclatant témoignage rendu à la majesté de l'institution. Si la Sorbonne, acceptant la haute position qui lui était offerte, eût consenti à tenir la balance entre le pape et le novateur, le gallicanisme, venu un siècle plus tôt, nous sauvait de la Ligue, et hâtait la rénovation sociale; mais l'esprit jeune et nouveau qui se cache volontiers sous les vieux mots, se sert rarement des vieilles institutions. La Sorbonne eut peur de la gloire qui lui venait.

La traduction allemande de la *Bible* avait été pour la réforme un puissant auxiliaire. En 1515, Pierre Gringoire, le poète dramatique, si plaisamment retrouvé dans *Notre-Dame de Paris*, publia un livre d'heures en langue vulgaire. La Sorbonne, à ce sujet consultée par le parlement, répondit « que de pareilles traductions tant de la *Bible* que d'autres livres de religion, étaient « pernicieuses et dangereuses, parce que ces « livres avaient été approuvés en latin, et devaient demeurer ainsi. » C'était porter coup à la réforme, mais aussi aux lettres qui, dans l'enfance des langues, gagnent toujours quelque chose à la popularité de ce genre d'ouvrages.

Cette censure n'épouvanta pas Marguerite de Navarre : elle ouvrit dans sa cour un asile aux savants persécutés pour leur foi religieuse, essayant de les ramener par la douceur au catholicisme, et quelquefois se laissant prendre à la séduction de leur éloquence. La Sorbonne n'osant d'abord attaquer la sœur de François I^{er}, chercha parmi ses favoris quelque hérétique qu'on pût impunément censurer. Clément Marot n'était qu'un grand poète en langue vulgaire : Clément Marot fut censuré et envoyé au Châtelet. Tout ce que Marguerite put obtenir en sa faveur, c'est qu'il fût transféré dans les prisons de Chartres : mais, lorsque Charles-Quint relâcha son prison-

nier, il fallut bien que la Sorbonne élargît le sien, quitte à remonter du poète à la reine. L'occasion ne se fit pas attendre : Marguerite publia, en 1532, un poëme avec ce titre : *Le miroir de l'âme pécheresse, ou le miroir de très-chrestienne princesse, Marguerite de France, royne de Navarre, duchesse d'Alençon et de Berry, auquel elle voit son néant*. On cherchait vainement dans ce livre quelque allusion aux points débattus ; ce silence parut à la Sorbonne un commencement d'hérésie : vite un docteur pour censurer la reine de Navarre : le désaveu du recteur ne fut qu'une déception : l'année suivante, Marguerite fut indignement mise en scène sur le théâtre du collège de Navarre ; et quand François I^{er} envoya saisir les acteurs, le principal du collège, à la tête de ses écoliers, reçut à coups de pierres les officiers du roi : la bonne reine demanda et obtint la grâce des coupables. J'aime cette femme ingénieuse d'avoir compris la dignité du talent, et d'avoir, reine et poète, osé prendre pour devise : *Non inferiora secutus*.

Clément ne sortit de prison que pour aller en exil : pauvre Clément ! n'as-tu jamais été tenté de demander à Rabelais comment il s'y était pris pour échapper à la Sorbonne ?

La lutte que commencèrent Rabelais et Marot,

l'un avec ses épigrammes, l'autre avec sa grotesque Iliade de Gargantua, et sa bouffonne Odyssée de Panurge, Ramus la continua dans la haute philosophie. Sorti maître ès-arts du collège de Navarre où il était entré comme domestique, Pierre la Ramée jeta vaillamment le gant à Aristote. Or, à cette époque, l'Université avait un recteur, et la Sorbonne un proviseur ; mais le véritable proviseur de Sorbonne, le véritable recteur de l'Université, c'était Aristote. Accusé d'impiété et de sédition, Pierre la Ramée fut, par arrêt du roi, condamné au silence. Mais lorsque toutes les écoles se fermèrent devant la peste, quand tous les maîtres se turent, on voulut bien rendre au philosophe la liberté de la parole. Il y eut de l'héroïsme, cette année-là, à parler grammaire et logique. Tant de dévouement à la science ne désarma pas la Sorbonne. La peste s'en alla, et la voix revint aux théologiens. La Ramée qui déjà avait donné le *v* à l'alphabet sans exciter de guerre civile, et qui n'avait lu nulle part dans Aristote, que le *q* dût être en latin prononcé comme le *k*, trouva ridicule cette prononciation, et proposa de dire *quamquam* au lieu de *kamkam*. Aussitôt grande rumeur en Sorbonne. Le procès va jusqu'au Parlement, qui donne gain de cause à la Ramée. Je n'ai lu dans aucun con-

temporain que la faculté de théologie ait demandé un lit de justice.

Ramus fut tué dans la nuit de la Saint-Barthélemi, sans avoir vu la fin du règne d'Aristote : vingt-quatre ans plus tard, le 31 mars 1596, naquit à la Haye, en Touraine, un gentilhomme nommé René Descartes.

Vous dire maintenant le rôle que jouèrent les docteurs de Sorbonne dans le drame sanglant de la Ligue, compter une à une toutes les misères de nos pères, porter la main à toutes leurs blessures, je n'ai ni le temps ni le courage de le faire. Voici d'ailleurs qui parlera plus haut. Il y avait en Sorbonne une chapelle dédiée à la Vierge, qui, rebâtie en 1326, le fut de nouveau en 1347, et mise sous la double invocation de Marie et de sainte Ursule, dont on célébrait la fête le jour de la dédicace. Il y avait dans cette chapelle une cloche dont le timbre argentin s'entendait, dit-on, dans tout Paris, de neuf heures à neuf heures et demie. Eh bien ! on prétend que de cette cloche partit le signal de la Saint-Barthélemi. Ce n'est là sans doute qu'une calomnie ; mais, pour que la pensée en soit venue aux contemporains, quelle n'a pas dû être, à votre avis, la violence des prédicateurs de Sorbonne ? Saisi de pitié à la vue de ces rois qu'on assassine, et

dont on canonise les meurtriers, de ces magistrats qu'on embastille, de ce pauvre peuple qu'on livre à la faim et à la peste, j'ai demandé à la littérature de l'époque ce qu'elle dit, ce qu'elle fit pour ces rois, pour ces magistrats, pour ce peuple. La presse, en ces jours déplorables, eut aussi ses journées de Coutras et d'Ivry ; la satire Ménippée fut l'avant-garde de Henri IV.

La Sorbonne, qui n'eut pas l'air de s'apercevoir de Gargantua et qui envoya Clément Marot au Châtelet, n'eut garde de lire les Essais de Montaigne, ni cet admirable traité de la servitude, à l'honneur de la liberté contre les tyrans ; mais elle censura le livre de la Sagesse. Montaigne, qui avait vu ce livre naître et se développer chaque jour sous son inspiration, permit à Charron, par testament, de porter ses armoiries : naïve adoption du génie, touchante illusion de l'amitié par laquelle Montaigne cherchait peut-être à se persuader qu'il avait retrouvé La Boétie. « Le dimanche 16 de ce mois, » dit L'Estoile, « sur les onze heures du matin, tomba « mort, en la rue Saint-Jean-de-Beauvais, à Paris, M. Charron, homme d'église et docte, « comme ses écrits en font foi. A l'instant qu'il « se sentit mal, il se jeta dans la rue à genoux « pour prier Dieu : mais il ne fut sitôt agenouillé,

« que, se retournant de l'autre côté, il rendit « l'âme à son Créateur. » C'était en 1603.

Avec le dix-septième siècle va commencer pour la Sorbonne une vie nouvelle : les théologiens se croiront obligés à motiver leurs censures ; un commencement de discussion trouvera place à côté de l'invective : l'école a déjà quelque chose des façons plus douces de l'académie qui vient de naître. Richelieu, qui avait fondé l'Académie, voulut restaurer la Sorbonne. Le collège de Calvi fut acheté, démoli, et on vit s'élever à sa place une église dont le cardinal posa lui-même la première pierre, en mai 1633. L'architecte qui présida à cette construction fut le même qui, dès l'an 1629, avait commencé le Palais-Royal, Jacques Lemercier.

Richelieu fonda sa chapelle en proviseur de Sorbonne, premier ministre du roi de France. Tout l'intérieur a été renouvelé, mais le monument est le même. La façade qui regarde la place de Sorbonne a de la grâce et de l'élégance. Moins dégagée que celle du Val-de-Grâce des misérables maisons qui l'environnent, elle lui ressemblerait plus encore, si la révolution n'avait brisé dans leurs niches les statues qui les décoraient. Les chapiteaux du premier étage appartiennent à l'ordre corinthien ; ceux du second à un ordre

composite : cette irrégularité a trouvé des critiques ; c'est pousser loin le scrupule, quand on s'est déjà familiarisé avec le mélange du dôme oriental et de la colonnade grecque.

La façade de la cour n'a pas ce prétendu défaut de la première ; élevée sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome, son plus grand mérite est de rappeler humblement l'original à ceux qui l'ont vu.

Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama.

Les détails que nous allons donner sur l'intérieur n'appartiennent pas tous à l'époque de Richelieu : plusieurs sont d'une date beaucoup plus récente.

Toutes les dalles étaient d'un marbre choisi. Le grand autel, construit d'après les plans de Bullet, était surmonté d'un tableau où F. Verdier avait, sur un dessin de Lebeau, représenté le Père Éternel. Plus tard, ce tableau fit place à un beau Christ de Michel Auguier. Sur les côtés on voyait une prédication de saint Antoine, par Coppel, et un saint Hilaire du même artiste. Quatre Pères de l'église, peints par Philippe de Champagne, se partageaient le dôme. Dans la chapelle de la Vierge était une statue de la mère du Christ, due au ciseau de Desjardins ; et entre

les pilastres de la nef on voyait celles des apôtres, ouvrages de Guillain et de Berthelot.

Dans la bibliothèque, qui s'était élevée jusqu'à soixante mille volumes, on allait admirer le portrait en pied et le buste en bronze du cardinal, un grand nombre de précieux manuscrits, et une sphère en bronze d'un travail précieux.

Lorsque Richelieu eut restauré tout l'édifice, et gravé au front de sa chapelle : *Deo optimo, maximo, F. Arm. cardinalis dux de Richelieu*, il déchira le rideau des noires maisons qui lui cachaient sa façade, et ouvrit la rue Neuve-de-Richelieu : enfin le jour où le czar Pierre vint rendre visite au tombeau du cardinal, remarquable ouvrage de Girardon, que la Restauration a replacé dans l'église, le voyageur put lire dans l'épithaphe à côté du titre de premier ministre, dont la mort ne dessaisit pas Richelieu, le titre de proviseur de Sorbonne.

La Sorbonne a perdu, dans les guerres civiles, avec l'âpreté de sa parole quelque chose de l'autorité de son nom : d'un autre côté, à mesure que le théologien se rapetissa, le philosophe grandit au dehors, et lorsque Descartes proclama dans le monde le doute philosophique, Descartes dépassa déjà de la tête le syndic de Sorbonne et le recteur de l'Université. Descartes, ai-je dit ? voyez naître à la suite Arnaud et Pascal, Buffon et Montesquieu.

J'ai lu quelque part que Descartes eut, en 1641, l'intention de faire agréer à la Sorbonne l'hommage de ses méditations. C'étaient comme deux puissances qui s'observent mutuellement, et qui font assaut de courtoisie avant la bataille. Mais la Sorbonne eut peur de cette pensée hardie tombée par une belle nuit, sous les murs de Prague, dans la tête d'un officier de vingt ans, et évita la dédicace. Elle eut du moins le bon esprit de se taire, et aux savants de la Hollande appartient la honte d'avoir persécuté le grand homme, comme à la Suède l'honneur de lui avoir marqué une place parmi les tombes des rois.

Vers ce même temps Arnaud consumait stérilement dans la querelle du jansénisme un génie prompt et facile, une dialectique puissante, qui, appliqués à la philosophie proprement dite, auraient merveilleusement secondé le mouvement intellectuel de l'époque. C'est à la théologie qu'il faut demander compte de tant d'éloquence perdue, de tant de savoir inutilement dépensé. On vit un jour jusqu'à soixante et dix docteurs se lever pour Arnaud. *Nous ferons venir tant de moines*, dit un des opposants, *que nous l'emporterons*. Que serait-il resté de ces grandes querelles, si de ce choc violent des doctrines n'eussent jailli *les Provinciales*, *la Ménippée* de Port-Royal.

Les démêlés de la Sorbonne avec le théâtre appartienne à la littérature et par conséquent à mon sujet. La troupe de Molière s'était établie rue Guénégaud. Lorsqu'en 1674 le collège Mazarin fut livré à l'Université, les docteurs exigèrent l'éloignement des comédiens. Les voilà donc, les tristes comédiens, errant de rue en rue, à la recherche d'une maison qui accueillit *Phèdre* et *Tartufe*, le pauvre homme ! on lit dans un écrit du temps l'histoire de leurs tribulations : « Le curé de Saint-Germain-L'Auxerrois obtint qu'ils ne seraient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on aurait entendu les orgues de l'église, et de l'église on aurait parfaitement bien entendu les violons. Le curé de Saint-André-des-Arcs ayant su qu'ils songeaient à s'établir rue de Savoie, vint trouver le roi, et lui représenta qu'il n'y avait bientôt dans sa paroisse que des aubergistes et des coquetiers, et que si les comédiens venaient, son église serait désertée. Les grands Augustins présentèrent aussi leur requête : mais on prétend que les comédiens dirent à sa majesté que ces mêmes Augustins, qui ne voulaient point de leur voisinage, étaient fort assidus spectateurs de la comédie, qu'ils avaient même offert de vendre à la troupe des maisons qui leur appartenaient dans la rue d'An-

« jou, pour y bâtir un théâtre, et que le marché se serait conclu si le lieu avait été commode. » Néanmoins défense fut faite aux comédiens de s'établir rue de Savoie. On voit bien que depuis un an Molière était mort sans laisser d'héritier.

Louis XIV avait si bien discipliné la pensée et la parole, que pour retrouver la Sorbonne il faut aller jusqu'à Montesquieu. Les théologiens tournèrent long-temps autour de *l'Esprit des Lois*, pour y découvrir quelque proposition mal sonnante. Enfin, au bout de deux ans, on parvint à en démêler dix-huit de ce genre ; mais la réponse de Montesquieu devança la censure. « Ce qui me plaît dans ma défense, » disait-il, « ce n'est pas de voir les vénérables théologiens mis à terre, c'est de les y voir couler tout doucement. »

La Sorbonne, réduite au silence par l'apologie de *l'Esprit des Lois*, se tourna vers Buffon. Elle lui envoya donc respectueusement un extrait de la Théorie de la terre, accusée de contredire sur quelques points le récit de Moïse : Buffon répondit par une rétractation équivoque, et la solitude de Montbard reprit son majestueux silence.

Mal à l'aise avec Buffon et Montesquieu, la théologie chercha à ses côtés sur qui elle appesantirait le poids de sa mauvaise humeur : elle